

Les hooliganismes

Patrick Mignon

► **To cite this version:**

Patrick Mignon. Les hooliganismes. Questions internationales, La Documentation française, 2010, pp.83-85. hal-02059530

HAL Id: hal-02059530

<https://hal-insep.archives-ouvertes.fr/hal-02059530>

Submitted on 6 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les hooliganismes

Patrick Mignon , Laboratoire de sociologie du sport à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (INSEP).

(Article publié dans : *Questions internationales*, 2010, n°44 « *Le sport dans la mondialisation* », pp. 83-85)

Le hooliganisme tel qu'on l'entend de nos jours s'est développé à partir des années 1960 sur la base d'un supportérisme » qui peut être qualifié d'extrême, c'est-à-dire qui tend à faire du soutien à une équipe de football - activité qui définit le supporter - une fin en soi. Deux usages possibles des termes « hooligan » et « hooliganisme » appliqués au football existent. Au sens large, ces termes désignent les groupes de jeunes supporters, âgés de 16 à 30 ans, qui cherchent à encourager leur équipe par des moyens en rupture avec les règles usuelles de comportement du spectateur. Un second usage fait du hooliganisme l'une des acceptions du « supportérisme extrême » qui prend la violence comme une fin en soi ou plus exactement l'affrontement physique collectif comme un but et une source de plaisir.

Le supportérisme extrême et ses avatars

Des origines britanniques

En Angleterre avant la Première Guerre mondiale, en Écosse jusqu'aux années 1930, en Italie ou en Argentine dans les années 1920 et 1930, on assiste déjà à des envahissements de terrain par les supporters, à des rixes entre supporters catholiques et protestants des deux clubs de Glasgow ou entre *tifosi*.

À partir des années 1960, en Angleterre et en Écosse, à la classique répartition sociale des spectateurs dans les tribunes selon le prix des places s'ajoute un clivage entre générations. Les jeunes supporters se regroupent derrière les buts, dans les emplacements les moins chers, appelés *ends* au Royaume-Uni. Le football permet l'expression du besoin d'autonomie d'une jeunesse qui se retrouve autour d'un club de football, arborant le plus souvent les couleurs de l'équipe locale. Les bagarres entre supporters de clubs rivaux ou les actes de vandalisme autour des stades ou dans les moyens de transport deviennent le point de départ du hooliganisme dont le drame du stade bruxellois du Heysel a été l'acmé. Le 29 mai 1985, 39 personnes y ont trouvé la mort, victimes de la panique engendrée par l'action des hooligans lors d'un match de football opposant la Juventus de Turin au club de Liverpool.

L'expansion géographique du supportérisme extrême

Dès la fin des années 1960 en Italie, des jeunes ultras se sont regroupés dans les *curves* (virages) des stades pour concurrencer les *tifosi* et se sont alors vus qualifiés de *teppisti* - traduction italienne de hooligans. Dans les décennies suivantes, le phénomène gagne l'Allemagne, les Pays-Bas, la Belgique

l'Espagne et la Grèce. En France, le nouveau supportérisme s'installe dans la première moitié des années 1980 avec les premières grandes associations de supporters ultras des clubs de Marseille et de Paris qui se regroupent dans les virages des stades. Avec la chute du mur de Berlin, le mouvement s'étend à l'ensemble des anciennes démocraties populaires où le hooliganisme était jusque-là assimilé à un comportement antisocial relevant de la délinquance ou de l'opposition politique. Un peu comme en Espagne au moment de la chute du franquisme, la fin des régimes autoritaires libère des affects qui trouvent une nouvelle voie d'expression dans le football.

En dehors de l'Europe, le phénomène touche aussi l'Argentine où les *barras bravas*, supporters les plus virulents, s'affrontent entre eux mais aussi avec la police. Ce pays est certainement devenu celui dans lequel le nombre de victimes des violences liées au football est le plus important - autour de 200 morts depuis les années 1950. Les manifestations du supportérisme extrême concernent désormais toute l'Amérique latine et touchent aussi l'Asie, le Maghreb ou le Moyen-Orient. Il n'est pas jusqu'aux États-Unis où certaines compétitions, et pas seulement de football, connaissent des formes de hooliganisme.

Ultras et hooligans

Le terme « ultras » utilisé pour désigner les supporters, souvent organisés sous forme d'association, vient d'Italie.

Dans les années 1970, les supporters des clubs italiens se regroupent en effet en prenant le modèle d'action des organisations politiques de l'époque et en faisant du supportérisme une activité militante. Le mouvement doit en partie son succès à la présence de militants politiques d'extrême droite ou d'extrême gauche dans les tribunes, mais aussi au fait que les techniques de manifestation, les tambours, les chants et les banderoles, « spectacularisent » et organisent l'action collective des supporters. Les symboles politiques permettent de différencier les groupes de supporters et de styliser l'opposition entre deux équipes : prétendre que l'Inter de Milan est à droite et que l'AC Milan est à gauche donne une raison supplémentaire de haïr l'autre club et de souligner le fossé existant entre leurs supporters. En France, le hooliganisme permet de dépasser les insuffisances quantitatives des supporters et le simple soutien à une équipe. En effet, si les ultras se veulent des militants du football, ils militent aussi pour un football qu'ils veulent populaire, contre les logiques médiatiques ou les stratégies financières des propriétaires de clubs. Ils se perçoivent comme les « petits » défendant le football contre les « gros ».

Ces revendications et ce mode de fonctionnement les éloignent des hooligans britanniques, dont le comportement s'apparente davantage à celui de bandes de délinquants qu'à celui de groupes de militants. Toutefois, ces supporters ultras, français ou italiens, sont volontiers rangés sous le vocable de hooligans pour différentes raisons : d'abord, parce qu'ils

utilisent des objets interdits par la loi comme les engins pyrotechniques dont ils se servent pour mettre en place leurs animations (*tifos*); ensuite, parce qu'ils sont souvent en conflit avec les dirigeants des clubs auxquels ils reprochent les mauvais résultats de l'équipe quand il ne prétendent pas vouloir intervenir dans la marche du club ; enfin, parce qu'ils sont impliqués dans des rixes avec d'autres ultras, avec la police ou avec les hooligans, leurs activités encore une fois s'apparente à de la délinquance. Mais le recours à la violence revêt ici un sens différent, proche de celui de la violence politique traditionnelle. Il est davantage perçu par les ultras comme un moyen que comme une fin en soi.

Un hooliganisme pur

Un usage plus restreint du terme hooliganisme ne retient en revanche que la minorité qui fait de la rencontre de football une occasion d'affrontement avec d'autres supporters, voire avec des spectateurs ou des passants. Au Royaume-Uni, ces supporters se dénomment eux-mêmes hooligans, mais aussi *casuels* ou indépendants. En Italie, on parle de *teppisti* et en Argentine des *barras bravas*. L'activité des hooligans y est souvent liée à celle d'autres groupes de jeunes comme les skinheads et à des revendications nationalistes qui en font souvent des représentants de la nébuleuse des sous-cultures de l'extrême droite radicale.

Le hooligan première manière - vandale, bruyant, gros buveur et bagarreur - y est méprisé parce qu'il est une cible facile pour la police. Le hooligan qui se revendique comme tel apparaît au tournant des années 1980. Se voulant plus sophistiqué, il cherche à éviter les dispositifs policiers pour aller à l'affrontement avec la même « élite » hooligan qui soutient l'équipe adverse. *Casuel*, c'est-à-dire « ordinaire » ou « décontracté », il refuse de porter les couleurs du club pour ne pas être repéré. Cette opposition se retrouve au Royaume-Uni et en Allemagne où le hooligan est le membre d'une élite combattante qui se distingue de la masse des supporters. En France, les hooligans se déclarent aussi « indépendants » par opposition aux ultras organisés en association, auxquels ils reprochent de collaborer avec des clubs et de faire des concessions. Cette différenciation a alors un sens plus politique et recouvre l'opposition entre radicaux, selon l'acception d'extrême droite de ce terme, et protestataires, illustrée par l'affrontement récurrent entre certains supporters du Paris Saint-Germain avec, d'un côté, les indépendants (ou « indés ») - regroupés dans le virage de Boulogne - et, de l'autre, les ultras regroupés dans le virage d'Auteuil.

Les ressorts du hooliganisme

Le terreau des incertitudes juvéniles et la place du football

Le développement du supportérisme extrême est lié aux nouvelles conditions d'entrée dans la vie

active des jeunes, en particulier en Europe. Si à partir des années 1960 la jeunesse devient globalement plus autonome et dispose de moyens pour financer ses loisirs, l'allongement de la durée des études ainsi que les difficultés pour s'insérer dans le marché du travail des années 1980 et 1990 signifient la fin du passage harmonieux d'un âge à l'autre. Les changements politiques ou économiques (chute du Mur, du franquisme, mondialisation) et les transformations urbaines avec ses conséquences sur la vie quotidienne ou sur le parcours scolaire contribuent également à rendre plus délicat le passage à l'âge adulte.

Pour certains jeunes, le supportérisme extrême devient alors l'un des moyens privilégiés d'expérimentation et de construction de soi. Le stade, lieu de regroupement et de plaisir, permet de faire une « carrière », de militant à président d'association en passant par celle de hooligan. Dans les tribunes des supporters extrêmes, chacun peut prouver ce qu'il vaut et acquérir une réputation. La recherche de l'affrontement caractérise la manière de gagner ou de maintenir sa réputation dans le groupe auquel on appartient, à travers le plaisir ressenti dans la rixe.

Comme les autres sports collectifs, le football présente cette caractéristique d'opposer des collectifs dotés de qualités spécifiques. S'engager derrière une équipe c'est épouser la cause du « Nous » parés de toutes les qualités face à « Eux » affligés de tous les défauts. Au-delà des péripéties du match, pour le supporter ultra l'honneur du groupe repose sur la victoire de l'équipe qu'il soutient et par le caractère démonstratif de son enthousiasme. Le hooligan ajoute à cela l'affrontement avec les hooligans du camp adverse.

Hooliganisme et politique

La signification politique du hooliganisme dépend des contextes sociaux et nationaux. Là où existent de forts sentiments nationalistes et xénophobes, le supportérisme extrême s'alimente à cette source et le hooliganisme choisit ses cibles parmi les groupes détestés. Ainsi, à Paris, ceux du virage d'Auteuil se vivent comme les représentants d'une identité parisienne définie par le cosmopolitisme et le refus du racisme. Les « indés » du virage de Boulogne, au contraire, perçoivent leur territoire comme libéré de la contrainte de la cohabitation avec les enfants de l'immigration.

En Angleterre, le hooliganisme a pu être lié à un fort sentiment anti-Irlandais et anticatholique ou anti-Pakistanaï. En Italie, ultras et hooligans des clubs du Nord participent du même sentiment d'appartenance identitaire local - « campaniliste » - que les électeurs de la Ligue du Nord. Dans les pays de l'Europe centrale et orientale, c'est plus souvent l'hostilité vis-à-vis des différentes minorités, roms, juives ou hongroises, qui domine les propos et les actes. Une partie des supporters extrêmes de l'Étoile rouge de Belgrade qui affrontaient les ultras des clubs croates avant l'éclatement de la Fédération yougoslave sont ainsi devenus membres de la «Garde des volontaires serbes» ou «Tigres d'Arkan », une milice connue pour

son implication dans les massacres en Bosnie pendant la guerre de 1991-1995.

Le hooliganisme est-il pour autant le fruit d'une stratégie politique ? Si dans les années 1970-1980 l'extrême droite en France ou au Royaume-Uni a investi des lieux non politiques pour en faire des terrains d'expression de ses idées et d'éventuels foyers de recrutement à travers l'activisme des divers groupuscules de la droite radicale, le hooliganisme n'est pas réductible à une seule logique de la recherche de l'émotion provoquée par l'affrontement.

Depuis maintenant plus de trente ans, les différentes formes du supportérisme extrême et du hooliganisme dans les tribunes des stades de football apparaissent comme un puissant révélateur des sensibilités qui traversent la jeunesse essentiellement masculine des sociétés contemporaines. Le hooliganisme constitue en outre une sorte de mise à l'épreuve des systèmes politiques pour résoudre les problèmes sociaux. Les États confrontés au problème hooligan font le choix soit de politiques principalement orientées vers la répression et le maintien de l'ordre (en Italie ou en Argentine), soit de politiques qui lient répression et régulation par le marché (au Royaume-Uni, où la lutte contre le hooliganisme est passée par la transformation de l'offre économique de football) ou bien encore de politiques qui lient répression, prévention et défense du football comme symbole d'intégration nationale (en Allemagne). Parmi ces options, la France cherche encore sa voie.